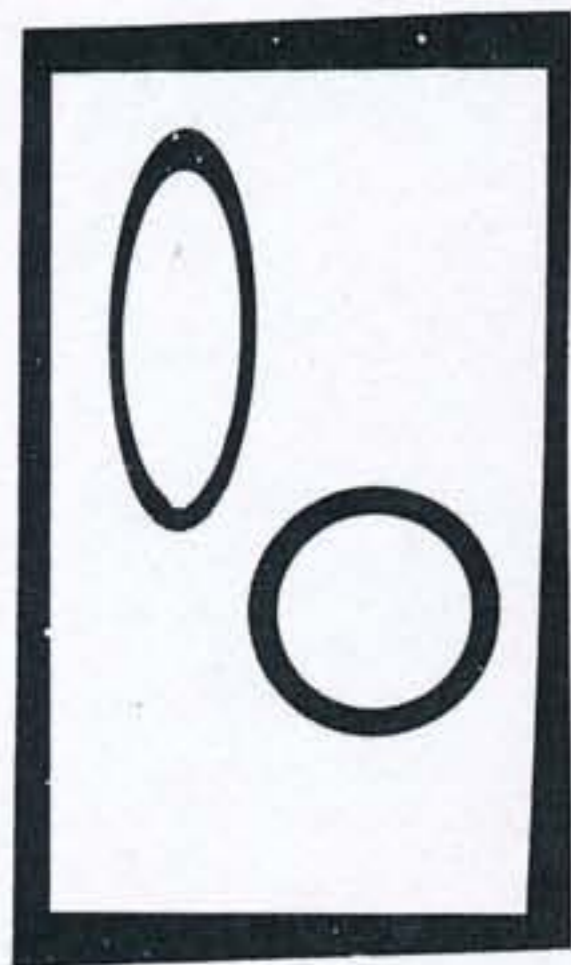


MARDI-SAMEDI

1



LE MOUVEMENT PRÉSENT DE L'ART (GALERIE PAUL FASHECCI)

FÉVRIER 1965



Une belle fin de semaine de l'automne 1960, un colloque avait lieu au centre d'art de Rabaska. Le soleil écrétait les Laurentides et, réfléchi par le lac de Sainte-Agathe, envoyait une vive lumière dans les salles du chalet : sur les boiseries, piquées comme des papillons, des encres surprenantes qui n'étaient pas sans évoquer Wols et Michaux. Germain avait dix-sept ans et la beauté insolente de Rimbaud, il était le scandaleux de l'École des Beaux-Arts locale, l'idole d'un petit groupe bohème et d'avant-garde, le loup-garou pour les demoiselles de bonne famille. Intelligence très pure poussée dans le quartier prolétaire de la terrible métropole américanisée, il avait une âme fraîche et française; autodidacte, il avait fait sa culture avec les poètes de Villon à Frénaud : il y avait en lui du « Roi-Mage ». Deux séjours à Paris et quatre décors, de théâtre (Artaud, Tardieu, Dubillard) l'ont aidé à se « laver l'œil » et conduit du précieux surréalisant à la monumentalité. Traversant comme l'éclair les influences de Pollock, Borduas et Riopelle, intéressé par les expériences graphiques de Noel, il a trouvé sa propre expression plastique. Débarrassés de jeux de matière, il établit à vingt-deux ans, avec une rare assurance, de grandes surfaces granuleuses — gris et verts légers, rouges profonds — et nous jette au visage l'air vif et salubre des côtes de Gaspésie. Il serait un peu facile de dire que voici l'impressionniste abstrait des rives du Saint-Laurent, car il y a chez cet homme du Québec le goût de la structuration de la toile, la recherche d'un mouvement interne, hérités de ses ancêtres normands de Poussin à Jacques Villon. La démarche de ce dernier a plus qu'aucune autre séduit l'esprit lucide de Germain Perron qui, toutes idées noires, toute révolte digérée fait de la vraie peinture, humaine, bonne à vivre.

TEXTE DE CATHELIN.